

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Entre l'amour et la mort, le lit / *Le lit*

Michel Coulombe

Volume 3, numéro 6, mai-juin 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/34835ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1983). Entre l'amour et la mort, le lit / *Le lit*. *Ciné-Bulles*, 3(6), 6-7.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ciné-Bulles: Le cinéma québécois traverse présentement une période difficile. On tourne peu de films et l'aide de l'État est de plus en plus indispensable. Quelle est la situation en Belgique?

Marion Hänsel: En Belgique, c'est pareil. Sans subvention, c'est pratiquement impossible de faire un film. On est obligé d'avoir l'aide de l'État. Mais je crois qu'on est favorisé par rapport, par exemple, à la France. En France, je suis sûre que je n'aurais jamais fait un premier film. Faire un premier film en Belgique, c'est plus facile. Ça veut pas dire qu'il sortira un jour. Ça veut pas dire qu'on le vendra. Ça veut pas dire qu'il sera réussi. Mais le faire, je pense, c'est plus facile. Il n'y a pas une très grande concurrence et ils ont besoin de nouveaux talents. Pour le second, c'est plus dur.

Ciné-Bulles: Il se fait environ combien de films par année en Belgique?

Marion Hänsel: Entre huit et dix longs métrages, si je prends les deux communautés, francophone et flamande. Ça se divise à parts égales.

Ciné-Bulles: Comment se comportent les cinéastes belges par rapport aux marchés étrangers?

Marion Hänsel: Les gens n'ont absolument pas une politique de vente à l'étranger. Donc, ils font un film et se disent: "Bon, je recevrai quatorze millions belges pour mon suivant. Pourquoi j'irais me fatiguer à essayer de vendre à l'étranger ou à essayer de faire des coproductions." Et là, pour moi, c'est très grave. Je pense que, même pour un premier film, il faut se battre à mort pour ouvrir les frontières et pour, après deux ou trois films, ne plus avoir besoin de subsides. Il faut essayer de trouver du financement privé, des coproductions, essayer de vivre par soi-même. Mais ça, on ne peut pas dire que c'est la pensée générale. A part Delvaux, Kumel et Chantal Akerman qui ont un public à l'étranger.

Ciné-Bulles: Chantal Akerman a un public à l'étranger d'accord, mais elle est surtout connue hors des circuits commerciaux. Est-ce ton objectif?

Marion Hänsel: Moi, je vise des films difficiles de thème ou de sujet mais facile de compréhension et d'abord. J'ai envie de toucher la masse avec des choses dures et graves, difficiles. Je pense que pendant des années, je ferai des choses très sérieuses. Peut-être qu'après je passerai à autre chose...

Ciné-Bulles: Les films belges traversent-ils aisément la frontière française?

Marion Hänsel: Non. Il y a à Paris un a priori très très négatif par rapport au cinéma belge. Ils ont sorti quelques films en France et ils n'ont pas fait de recettes. Et je ne parle pas des metteurs en scène flamands qui ont une meilleure démarche, qui sont meilleurs scénaristes, qui prennent des sujets moins intellectuels. Alors eux n'ont aucune chance...

Ciné-Bulles: Et ton film?

Marion Hänsel: Il va sortir en France en juin-juillet. Dans un gros réseau. J'ai dû me battre huit mois pour trouver une boîte qui va le sortir dans cinq ou six salles.

Ciné-Bulles: Tu as mis du temps à faire *Le lit* à partir du moment où tu as obtenu les droits du roman de Dominique Rolin?

Marion Hänsel: Ça m'a pris trois ans et demi. Pas à cause du scénario. A cause du sujet, la mort. Les gens ne voulaient pas investir dans cette histoire-là. Je savais que je m'attaquais à un morceau qui n'était pas évident mais je ne pensais tout de même pas qu'il y aurait un rejet total. Plus on me refusait, plus je savais qu'il fallait

faire ce film.

Ciné-Bulles: Si je te demandais de résumer l'histoire de ton film, ça donnerait quoi?

Marion Hänsel: Je crois que c'est vraiment une passion, l'histoire d'un couple exemplaire comme on en voit peu. L'histoire d'un couple de 50 ans, ce qui est rarement traité au cinéma. C'est l'histoire d'une passion et de la survie de cette passion par la mémoire. Je pense que la mort est supportable si on ne peut la sublimer par le souvenir — sans pour autant devenir gâteux et garder les vêtements de son homme. Simplement avoir la force de cet amour pour le porter vers un autre amour. Eva est une femme saine, psychologiquement, sensuellement, charnellement. C'est une femme bien dans sa peau. Parce qu'elle a vécu cet amour extraordinaire, elle sera bien dans sa peau après.

Entre l'amour et la mort, le lit

LE LIT

BELGE. 1982. 80 MIN. COUL. DRAME PSYCHOLOGIQUE ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR MARION HÄNSEL, D'APRÈS LE ROMAN DE DOMINIQUE ROLIN.

PHOTOGRAPHIE: WALTER VAN DEN ENDE

MUSIQUE: SERGE KOCHYNE

MONTAGE: SUSANA ROSSBERG

INTERPRÉTATION: NATHASHA PARRY, HEINZ BENNETT, FRANCINE BLISTIN, JOHAN LEYSEN, PATRICK MASSIEU

DISTRIBUTEUR: J.A. LAPOINTE (16 mm)

La mort, si elle a inspiré plus d'un réalisateur, demeure un sujet tabou. Plutôt que de l'aborder franchement, on en fait trop souvent un spectacle pathétique et larmoyant. Le modèle incontesté de ce genre douteux demeure, sans nul doute, le très célèbre *Love Story* tiré du best-seller d'Erich Ségal.

Peu encline à se laisser impressionner par un sujet rebutant, la jeune cinéaste belge Marion Hänsel s'est attaquée, dès son premier long métrage, *Le lit*, à un gros morceau. Le résultat, s'il impressionne, n'est ni dans la lignée des grands mélos américains semblables à *La maison du lac* de Marc Rydell, ni apparenté au portrait impietoyable d'un mourant que donnent Wim Wenders et Nicholas Ray dans *Nick's Movie*, ni même inspiré du culte maladif du défunt comme *La chambre verte* de François Truffaut.

Mario Hänsel a plutôt choisi de privilégier le regard de celle qui reste, l'émotion de la femme aimante qui assiste, impuissante, à l'agonie de son mari. Il en résulte un film d'une grande sensibilité, témoin de la mort d'un homme, complice du besoin de survivre d'une femme.

Eva et Martin forment un couple heureux. Ils vivent à l'écart de la société, dans une péniche-atelier endormie sur l'Escaut, quelque part en Belgique. La maladie s'interpose entre eux et frappe Martin qui doit renoncer à son métier de sculpteur. Le voilà confiné à son lit, privé de toute autonomie. Eva veille à ses côtés. Pour résister à la dépression, elle se raccroche tant bien que mal à ses souvenirs, à son bonheur, à la vie. Soutenue par la première compagne de Martin, elle attend la mort, en vient même à l'espérer, tandis que se répercute dans la péniche le râle obsédant et intolérable du moribond.

Cette histoire d'un mari agonisant et de sa femme hantée par le souvenir n'est pas sans rappeler, tout au moins par sa trame, *Kamouraska* d'Ange Hébert, porté

à l'écran par Claude Jutra. Toutefois, chez Hänsel, le passé est sans tache, les passions sans interdits.

On comprend que le film puisse effrayer. On ne se frotte pas tous les jours à un sujet d'une telle gravité. Le lit demeure tout de même accessible. Hänsel présente une judicieuse alternance du présent et du passé. Les flashes-back viennent intelligemment court-circuiter le récit avant qu'il ne bascule dans le mélodrame. Pas d'analyse intellectuelle, mais des sentiments à fleur de peau. Peu de mots, beaucoup d'émotions.

La photographie du film est par ailleurs remarquable. Des mouvements de caméra très lents, une sobriété de bon ton, des visages qu'on scrute sans pudeur. On sent bien le huis clos étouffant de la péniche de même que la lumière retenue d'un paysage replié sur ceux qui l'habitent.

On ne peut qu'être touché par l'interprétation émouvante et le jeu dépouillé de Heinz Bennent — on se souvient du *Dernier métro* de Truffaut et du *Tambour* de Schlöndorff — qui présente un Martin défait et vulnérable. Sa partenaire, Natasha Parry, beaucoup moins connue du grand public — elle joue surtout au théâtre en Angleterre avec Peter Brook —, donne à Eva une personnalité très attachante, mélange de force et de sensualité, de courage et d'abattement.

Le lit s'est mérité le prix André Cavens 1982, décerné par l'Union de la Critique au meilleur film belge. Très bien accueilli en Belgique et présenté au Festival des films du monde l'an dernier, ce film révèle une jeune réalisatrice dont la maîtrise n'a pas fini d'étonner. Son premier long métrage se tient, n'ennuie pas et parvient à éviter les pièges de la complaisance. Tel n'est pas toujours le cas.

Si le sujet étonne par son audace, l'approche demeure toutefois très prudente. On aimerait parfois mieux comprendre ce que vient faire dans l'histoire le médecin, Bruno. Ses relations avec Eva et Martin laissent le spectateur sur son appétit, fait d'autant plus déplorable qu'il semble très lié à l'avenir d'Eva. Rien toutefois qui puisse gêner la compréhension du film.

Somme toute, une excellente occasion de faire meilleure connaissance avec un cinéma méconnu au Québec, celui des Belges.

M.C.

Congrès 1983

À la fois pour se démarquer du congrès de 1982 qui n'a laissé un bon souvenir à personne, et pour pouvoir préparer un événement dont les membres pourront réellement profiter, l'ACPQ a finalement décidé de tenir son prochain congrès à l'automne, en conjonction avec les **Rendez-vous d'automne du cinéma québécois**. Retenez les dates: **30 septembre, 1er et 2 octobre 1983**. Retenez-les vraiment, car lorsque vous connaîtrez les détails du congrès, vous tiendrez à ne pas le manquer!

La Maria était trop belle...

MARIA CHAPDELAINE

CANADO-FRANÇAIS. 1983. 107 MIN. COUL. DRAME DE MOEURS RÉALISÉ PAR GILLES CARLE.

SCÉNARIO: GILLES CARLE, GUY FOURNIER, D'APRÈS LE ROMAN DE LOUIS HÉMON

PHOTOGRAPHIE: PIERRE MIGNOT

MUSIQUE: LEWIS FUREY

MONTAGE: AVDÉ CHIRIAEFF, MICHEL ARCAND

INTERPRÉTATION: CAROLE LAURE, NICK MANCUSO, YOLAND GUÉRARD, PIERRE CURZI, AMULETTE GARNEAU, CLAUDE RICH.

DISTRIBUTEUR: ASTRAL



Maria Chapdelaine

Certaines oeuvres de la littérature prennent, avec les années, une dimension nouvelle. Elles rejoignent à leur manière l'âme d'un peuple, si bien qu'on ne les évoque plus qu'avec un infini respect. Et on en parle sans avoir à les lire. Elles appartiennent à la mémoire collective, à l'héritage culturel. La littérature québécoise, même si elle ne regorge pas de best-sellers, compte quelques-unes de ces oeuvres parmi lesquelles se trouve **Maria Chapdelaine**.

On doit **Maria Chapdelaine** à la plume d'un Français tout comme l'**Évangéline** des Acadiens revient à un Américain. Ainsi en est-il des peuples colonisés... Le roman de Louis Hémon, écrit en 1913, a été traduit en 18 langues et publié dans 25 pays. On l'a adapté pour la scène, on l'a illustré, on en a tiré trois versions cinématographiques et on songe même à une comédie musicale. **Maria Chapdelaine** semble inépuisable.

Gilles Carle a réalisé la troisième adaptation cinématographique du roman de Louis Hémon, la première qui soit conçue au Québec. Il s'en est tiré fort honorablement. L'adaptation d'un tel livre ne va pas sans risque. Il s'agit en quelque sorte d'un périlleux numéro d'équilibriste. Quoiqu'on fasse, on finit toujours par égratigner la Maria de quelqu'un. Par ailleurs, le défi comporte une double exigence. Il faut chercher tout à la fois à ne pas trahir l'esprit du roman et à en tirer un produit qui soit véritablement cinématographique. Gilles Carle allie un souci très visible d'authenticité et une bonne dose d'invention, ce qui donne un film très personnel.

Maria Chapdelaine a été lancé fin avril, en période de semi-disette du cinéma québécois. Rien n'a été épargné pour faire du lancement un succès, à commencer par la pléiade d'invités de marque. Le film est sorti dans 25 salles du Québec. Une version anglaise suivra cet automne de même qu'une série de quatre heures que diffusera la Société Radio-Canada. La formule rappelle quelque